

**PRADO, Patrick. 2003. *Territoire de l'objet : faut-il fermer les musées ?*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 149 p.**

Patrick Prado, ethnologue français, est commissaire d'expositions et auteur de plusieurs recherches académiques (sur les espaces insulaires, l'anthropologie, l'ethnologie, la cartographie et la linguistique).

Dans le présent ouvrage, il définit en six chapitres le statut de l'objet qui n'existe qu'au travers du regard du spectateur qu'il soit philosophe, ethnologue, musicien, Homme d'Etat ou Homme tout court. A cela s'ajoute l'espace dans lequel il est présenté. « Notre relation à l'objet implique nécessairement une relation au temps. »<sup>1</sup>. Ou, autrement dit « le territoire » auquel il est rattaché - son emplacement dans un musée d'ethnographie ne transmettant pas le même message que dans un musée des beaux-arts. La réflexion d'un chercheur n'est donc pas la même qu'un conservateur, le « metteur en scène » étant ainsi un des acteurs principaux de la considération d'un objet.

L'objet en tant que tel n'est pas au centre du débat ; c'est plutôt le rapport à ce dernier de même que la mémoire à laquelle il fait référence dont il est question. L'évolution au fil des siècles de son statut est donc la base des discussions (l'exemple le plus célèbre étant le porte-bouteilles de Marcel Duchamp) tant au niveau local, national ou européen - d'objet utilitaire, on passe à l'objet mémoriel puis à l'objet identitaire - mais cette résonance n'est pas universelle. Toutefois, l'objet au musée passe d'un système d'usage à un autre et perd ainsi de sa valeur intrinsèque et inaugure de fait une « société de mise en littérature »<sup>2</sup>. Il est vrai qu'à l'époque l'on s'intéressait plus aux objets qu'aux hommes. Pour l'auteur, les musées ont changé, ils ont été infantilisés et transformés en véritables « disneylandiers ».

Que faut-il conserver (pour autant que l'objet soit documenté) ?

« On mémorialise ici à mesure qu'on perd la mémoire là. »<sup>3</sup> En France, « l'accélération du mouvement de conservation et de patrimonialisation peut être interprétée comme réponse au risque de démemorialisation »<sup>4</sup> comme c'est le cas dès la fin des années 1980 - avec la création en 1978 de la Direction du Patrimoine suite à une « demande sociale » (création des Journées du patrimoine en 1983). « La patrimonialisation peut aussi être envisagée comme réponse compensatoire au patrimoine qui n'est plus transmis par le père »<sup>5</sup> mais dorénavant par l'Etat. Cet irrépressible besoin de transmettre semble intimement lié à la société actuelle. « Le musée deviendrait une annexe de l'hôpital et du cimetière [...] »<sup>6</sup> Les notions citées telles que « mort », « panique », « angoisse du temps qui passe » ou « peur de l'oubli » définissent assez bien la pathologie de l'obsession de la mémoire. L'auteur va même jusqu'à imaginer un musée des trous de mémoire, véritable gouffre de nos oublis.

Cette patrimonialisation ne règle toutefois pas la question de son agencement. Plus d'un objet a été déplacé de son « territoire » d'origine pour différentes raisons (économique, politique, pédagogique, etc.). Ce rassemblement nous renvoie plus au temps passé qu'au temps qui passe. Il nous fait toutefois prendre conscience qu'un objet n'est pas à *ad vitam aeternam* consigné dans un musée et qu'il peut être réclamé par son ancien « propriétaire », tel un objet d'adoration, une idole. « Les objets de musée n'ont pas été fabriqués dans le but de les y faire séjourner »<sup>7</sup> et pourraient ainsi reprendre leur vocation d'origine, « garder provisoirement ce qui autrement serait perdu »<sup>8</sup>.

N'y aurait-il pas d'autres solutions que la solution muséale ?

---

<sup>1</sup> p.66

<sup>2</sup> p.47

<sup>3</sup> p.103

<sup>4</sup> p.37

<sup>5</sup> p.40

<sup>6</sup> p.85

<sup>7</sup> p.107

<sup>8</sup> p.113

Paradoxalement, jamais les festivals de musiques, les fêtes de vieux gréements « n'ont attiré autant de gens, bien plus souvent issus de la génération de l'Internet et de *loft story* »<sup>9</sup>.

Tout au long de l'ouvrage, l'auteur propose une réflexion très personnelle sur la question de l'objet et du musée et se permet parfois d'endosser le rôle de juge avant de donner son verdict et s'éloigne parfois de son sujet. Les exemples sautent du coq à l'âne et son développement est difficile à suivre. Ses écrits semblent devoir servir une cause en tombant entre les mains de certains décideurs notamment en ce qui concerne la future formule retenue pour le Musée national des Arts et Traditions populaire, du Musée de l'Homme, ou d'un « musée des sociétés » à Marseille. L'auteur l'avoue en fin d'ouvrage et pense que son texte « devrait favoriser une nouvelle réflexion, sur la création des nouveaux musées de France »<sup>10</sup>. L'approche de la thématique reste toutefois très franco-française même s'il cite quelques exemples étrangers comme le Musée d'ethnographie de Neuchâtel.

On peut être quelque peu déçu par le titre de l'ouvrage, qui, à la fin de sa lecture, ne semble pas répondre à la question, même s'il met la faute au final sur le pouvoir politique, instrumentation d'une politique locale ou régionale.

Certainement de façon inconsciente, l'analyse de l'auteur devient finalement à son tour de manière paradoxale une sauvegarde de ce qui a été dit sur le sujet par l'énumération de nombreuses sources et citations !

Anouk Hellmann, Cours de base en muséologie 2005-2006 d'ICOM-Suisse/AMS.

---

<sup>9</sup> p.89  
<sup>10</sup> p.114